COLLECTION « EN TOUTE LIBERTÉ »

dirigée par Christophe Rémond

OUVRAGE DE ROLAND GIRAUD

Chagrin de vie, Michel Lafon, août 2003.

OUVRAGES D'ÉRIC DENIMAL

Le Voleur de mémoire, LLB, 1982.

La Vie à un fil, LLB, 1983.

Les Couloirs de la gloire, LLB, 1986.

L'aube jaillira, LLB, 1994.

Au nom du Père et des enfants, LLB, 1996.

Dire Dieu !, Farel, 2001.

Oui, nous sommes protestants, Presses du Châtelet, 2002.

La Bible pour les Nuls, First Éditions, 2004.

Les Grandes Énigmes de la Bible, First Éditions, 2005.

La Bible illustrée pour les Nuls, First Éditions, 2006.

Les Grands Personnages de la Bible, First Éditions, 2006.

Le Clan Jésus, Perrin, 2007.

La Bible expliquée en 100 minutes, Presses de la Renaissance, 2008.

Faut-il avoir peur des évangéliques ?, First Éditions, 2008.

Les plus belles paroles de la Bible, First Éditions, 2009.

Calvin, héraut de Dieu, Presses de la Renaissance, 2009.

La Bible pour les Nuls juniors, First Éditions, 2011.

Le Christ selon Jésus, Presses de la Renaissance, 2011.

L'Ancien Testament pour les Nuls, First Éditions, 2011.

Le Nouveau Testament pour les Nuls, First Éditions, 2011.

La Saint-Barthélemy, Ixelles Éditions, 2012.

Roland Giraud
avec Éric Denimal

En toute liberté

LE PASSEUR
— ÉDITEUR —

Éric Denimal, journaliste, conférencier et écrivain, est auteur de plus de vingt-cinq livres, dont *La Bible pour les Nuls*. Il aime conter et aime ceux qui ont des histoires à transmettre.

www.lepasseur-editeur.com

© Le Passeur, 2013
ISBN : 978-2-36890-012-3

En toute liberté, et en toute amitié.

Il est des choses faciles à dire parce qu'elles sont assez universelles, comme les bons souvenirs et les belles rencontres. Et il y a des choses plus difficiles à partager. Ce sont des poids, des fardeaux, voire des boulets que l'on a longtemps traînés et que l'on ne peut confier qu'à quelques-uns de ses amis. Puis il y a des douleurs muettes que l'on garde pour soi, non pas parce qu'elles sont trop personnelles – encore que ! –, mais parce que les mots pour les dire sont de nouvelles blessures que l'on s'inflige. Faut-il alors se taire pour toujours ? Surgissent d'une mémoire implacable les lignes d'Alfred de Vigny et le souffle fragile d'un loup qui meurt. Le poète, devant la dignité de la bête qui offre sa vie pour sauver les siens, lui prête ces mots sublimes :

[...] Si tu peux, fais que ton âme arrive,
À force de rester studieuse et pensive,
Jusqu'à ce haut degré de stoïque fierté

Où, naissant dans les bois, j'ai tout d'abord monté.
Gémir, pleurer, prier est également lâche.
Fais énergiquement ta longue et lourde tâche
Dans la voie où le Sort a voulu t'appeler,
Puis après, comme moi, souffre et meurs sans parler.

Mais s'isoler dans sa peine et ses silences ne peut qu'entretenir le chagrin et l'amertume. Alors, il faut oser relever la tête et redécouvrir la beauté du ciel et la chaleur du soleil. Il faut observer l'opiniâtreté de la vie et la puissance de l'espérance. Il faut aussi retrouver la confiance en celui qui sait écouter et qui aide les mots à naître. Et soudain, la fringale de dire. L'écluse s'ouvre et les flots se déversent. Me voilà avide de partager des images, des odeurs, des joies et des larmes. L'avenir retrouve un horizon.

Que le poète m'excuse, mais pleurer n'est pas toujours lâche, et prier moins encore. C'est prendre la mesure de son humanité et de sa fragilité ; c'est être en quête de consolation, de compassion et de nouvelles certitudes. C'est croire encore en la fraternité et en l'amitié.

À celui qui ne s'est pas impatienté de mes silences et qui les a habillés de son affection, puis qui a pris le temps de m'écouter enfin, je ne peux que dire ma reconnaissance parce que, grâce à lui, le sourire revient et l'amour de la vie reprend le dessus. « Comme dans l'eau le visage répond au visage, le cœur de l'homme répond au cœur de l'homme¹. »

1. Livre des Proverbes, 27, 19.

Après le silence et la réserve pudique, voilà que la hâte de partager me presse. S'il faut alors me pardonner, c'est du désordre qui surgit parce que les mots et les images se bousculent. Ils ont soif de voir le jour et de s'envoler jusqu'à l'ami, le compagnon, le frère que vous avez décidé d'être en ouvrant ce livre.

MES RACINES

Au détour d'une rencontre totalement imprévue et même sans grande importance, un souvenir peut surgir et vous ramener trente, quarante, cinquante ans en arrière. Brusquement, vous n'êtes plus présent. Vous êtes dans un ailleurs que vous aviez cru oublié et qui s'impose à vous avec une foule de détails soudain reconnus.

À la sortie d'un théâtre de province, sur les bords du Rhône, et tandis que tout s'éteint après une représentation quasi habituelle et un succès rassurant, deux couples m'attendent pour échanger quelques mots et un peu plus de souvenirs. Le régisseur m'avait prévenu, et je sais que les deux messieurs sont de ma génération. Nous avons été en Algérie ensemble, dans le cadre d'un service militaire encore obligatoire et une guerre qui ne disait pas son nom, mais qui s'était enfin tue depuis quelques mois. La tension à Alger, à Oran et sur quelques boulevards parisiens demeurait grande ; aucun appelé n'avait envie de replonger dans cet univers de feu et de sang. Malgré une mémoire

visuelle développée, je ne reconnais pas vraiment ces camarades de conscription ; leurs noms éveillent juste en moi un vague écho. Nous nous remémorons cependant le nom d'un gradé sous lequel nous avons un peu souffert, et quelques autres rappels de cette époque difficile où la peur restait quotidienne, même si le conflit était officiellement terminé. Or, évoquant ce pays et cette région du monde, ce qui me revient dans toute sa force, ce sont surtout ses odeurs, ses couleurs et ses saveurs. Mon service à la nation et ce passage obligé outre-Méditerranée ne sont pas mes meilleurs souvenirs, mais ils me transportent tout de même dans cette Afrique du Nord qui m'a vu naître et que je ne peux qu'aimer encore.

Tandis que la nuit s'enfoncé, que mes sympathiques anciens copains de régiment s'y sont dissous et que l'adrénaline retombe, dans ma chambre d'hôtel je suis environné de fantômes familiers. Comme souvent, la figure de mon père s'impose. Je suis brusquement descendu du haut de l'affiche et je me retrouve gamin. Un gamin plein d'angoisse, sous le soleil marocain, sur cette terre africaine où j'ai grandi.

En 1926, mon père, qui venait d'épouser ma mère, a décidé d'embarquer pour le Maroc, espérant une meilleure situation professionnelle qu'en Métropole. Il travaillait à la Poste et espérait gravir les échelons rapidement en passant un temps loin de sa Provence natale. Le Maroc était devenu protectorat français en 1912, au moment de la signature d'un traité avec le sultan Moulay Hafid. De l'union entre Yoland Giraud et Étienne Jeanne Émilie Chassagne devaient naître,

sur cette terre lointaine, deux garçons : Léo, mon frère, est arrivé en 1930, et moi, je ne suis venu au monde que douze ans plus tard, en 1942. Cette différence d'âge entre l'aîné et moi a été l'une de mes premières souffrances. De façon diffuse, j'ai rapidement capté une tension.

Je pense qu'au moment de ma naissance, ma mère ne me désirait pas. Elle avait 37 ans, mon père 40, et ils avaient déjà un fils de 12 ans. Il est fort possible que mon arrivée dérangeait un peu tout le monde. Léo, le fils jusque-là unique, heureux de son statut, a vu surgir un petit frère qui ne pouvait que faire vaciller son univers, naturellement centré sur lui seul ! Comment ne pas le comprendre ? De plus, j'ai vu le jour alors que le monde était en guerre et que la naissance d'un bébé devenait un fardeau pour n'importe quels parents. L'enfant que j'étais a ressenti cet accueil difficile. Mais un autre malaise est rapidement apparu, épaississant et chargeant l'atmosphère familiale. J'ai cru pouvoir sonder une espèce de secret sur ce qui s'était passé un peu avant ma naissance.

Dès les années 1940, les Marines américains étaient arrivés au Maroc et envisageaient un débarquement en France. Mes parents logeaient un officier US qui, dans la vie civile, était postier comme mon père. De solides liens se sont forgés entre ce militaire et la famille. Il est d'ailleurs resté très proche de mes parents longtemps après la fin de la guerre. Il est décédé en 1961. Lorsque je suis venu au monde, il y avait, dans la maison familiale, ce militaire que ma mère admirait beaucoup. Cette présence insolite a été suffisante pour

que mon imagination se mette à échafauder toute une histoire à partir de la perturbation qu'avait provoquée mon arrivée. Est-ce que je n'étais pas gênant pour une raison plus trouble que le simple fait d'être arrivé trop longtemps après mon frère ? Suis-je né à une époque et dans des circonstances mauvaises pour tous ? Et si je n'étais pas vraiment le fils de mon père ? Ce doute était si énorme que je ne pouvais le formuler vraiment, même s'il m'a taraudé l'esprit dès que mon imagination m'a imposé cette hypothèse. Cette seule pensée me paralysait. Plus tard, en faisant ma petite enquête, en observant de plus près les dates et en interrogeant mon frère – avec des questions qui soulevèrent son indignation –, il m'est apparu impossible que je sois le fruit d'une liaison extraconjugale. Même si mon père était très sévère avec moi, il était bien mon père. S'il avait soupçonné les doutes que j'ai osé avoir sur sa paternité, et donc sur la fidélité de ma mère, il aurait été encore plus sévère à mon endroit. Et cette fois, je lui aurais donné raison !

Yoland Giraud était athée et profondément honnête, radical-socialiste vertueux et très anticlérical. Il s'entendait bien avec la population marocaine, même si les Français gardaient partout une position de « patrons ». Il parlait presque couramment l'anglais et l'espagnol. Il avait passé une partie de son enfance à Cuba où son père travaillait chez Bell Telephone Company.

Lorsque, adolescent, j'ai lu *La Gloire de mon père* de Marcel Pagnol, j'ai donné un visage à Joseph, l'instituteur de l'école du Chemin des Chartreux, disciple de la République laïque : celui de mon propre père.

Il ne pouvait que lui ressembler. Ces hommes d'hier, fonctionnaires de l'État, maris exemplaires, ne pouvaient tromper leurs épouses qu'avec Marianne, et bouffaient du curé comme nos enfants engloutissent les gélatines Haribo. Ils avaient la rigueur qu'ils critiquaient chez les prêtres, et la pudeur que ces mêmes prêtres n'avaient plus. Ils étaient les nouveaux gardiens du temple dont la profession de foi tenait en trois mots : Liberté, Égalité, Fraternité. En ce temps-là, et particulièrement dans la famille de mon père, il était inconcevable de donner aux enfants des noms bibliques ou ceux de saints trouvés dans le calendrier, qui résistait encore à la séparation de l'Église et de l'État. Chez nous, on privilégiait les prénoms dignes des romans d'Eugène Sue. L'écrivain, qui s'était converti au socialisme, n'avait-il pas lui-même troqué son prénom (Marie-Joseph : plus catholique, tu meurs !) pour Eugène ? Ainsi donc, depuis la fin du XIX^e siècle, dans la généalogie paternelle, on ne trouvait plus de Pierre, de Jacques ou de Madeleine ; bonjour les Fergand, Henna ou Velleda ! Les prénoms judéo-chrétiens étaient proscrits, seul pouvait être vénéré Eugène Sue ! Ma mère était une catholique trop tiède pour résister aux pressions de son mari. Je ne suis donc pas porteur d'un prénom à consonance chrétienne ; tout juste puis-je me référer au neveu malheureux de ce pourtant « sacré Charlemagne » !

Mes souvenirs du Maroc sont avant tout des odeurs, particulièrement celle des oranges, du couscous et du thé à la menthe. Et des couleurs : les tissus des autochtones, mais aussi ceux de l'armée américaine

présente dès 1942. J'étais fasciné par la jeep et par l'odeur de cette mécanique. De là est né le rêve de posséder un jour pareille jeep. Et parce que d'autres officiers américains avaient ce type de véhicule, je voulais aussi une Harley Davidson. J'avais 5 ans et je me disais : « Quand je serai grand, j'aurai... » Bien plus tard, j'ai effectivement possédé une jeep que j'ai conservée une vingtaine d'années, et j'ai longtemps eu une de ces mythiques motos avec laquelle je me déplaçais dans Paris. Réalisation d'un vœu inspiré par le héros américain en qui j'ai cru voir mon père. Les tissus, les odeurs, les paquets de cigarettes et les bonbons au goût de cerise... Mon univers de gosse ! Un de ces fameux bonbons a failli m'être fatal puisqu'un jour, je me suis étouffé. Ce n'est qu'une des nombreuses fois où j'ai failli passer de vie à trépas.

Autre souvenir traumatisant : j'avais un ami avec lequel je jouais souvent. C'était le fils d'un couple de Français, des gens proches de mes parents. Nous avions 6 ans. Un jour, ce copain n'est pas venu à la maison. Ma mère, affolée, m'a alors annoncé qu'il venait de mourir, et sans que je comprenne ce que cela voulait dire, elle m'a soulevé du sol, placé brutalement sur l'arrière de son vélo et elle a foncé dans Rabat, pédalant comme jamais. En fait, elle se rendait à l'hôpital où avait été emmené mon petit copain qui venait de se faire écraser par un 4x4 US. Je suis resté dans le hall de l'hôpital, parce que les enfants ne pouvaient entrer plus avant, et ma mère a disparu dans un couloir blanc. C'était là mon premier contact avec la mort, mais je

ne pouvais lui donner qu'une pâle définition. Je venais de comprendre que mourir signifiait « ne plus voir ».

Quelque temps plus tard, je me suis coincé la tête entre les barreaux d'un parapet de pont. Il m'était venu l'idée saugrenue de voir ce qu'il y avait sous ce pont. Les pompiers sont intervenus pour me décoincer en essayant de m'extraire de ces barreaux avec des bandes de papiers huilés (!). J'étais devenu une attraction tragique et comique à la fois. Quelle honte pour le gamin que j'étais ! Bien plus tard, devenu adulte, une personne a tenté de m'expliquer que cet incident était, de ma part, une tentative de suicide et qu'à l'époque, je souhaitais rejoindre mon copain. Je ne me souviens absolument pas d'avoir eu une telle pensée sur le moment. Qu'en dire ? Si ce n'est qu'entre un accident et un suicide, il n'y a qu'un point commun : la mort ! Mais la mort n'avait pas encore de sens pour moi. Tout juste le sentiment d'une absence constatée comme celle, brusquement, de mon grand-père Avit (merci, Eugène Sue !) qui venait de décéder à son tour. Peut-être qu'en ce temps-là j'aurais dû saisir les leçons de vie que donnent les flirts avec la mort. Mais quand toute notre énergie est investie dans l'effort de grandir, on ne pense pas qu'il y a des échéances. Les horizons sont vastes et les possibles nombreux. Tout est trop vivant, et si quelqu'un disparaît dans le petit décor où nous évoluons en pensant que tout gravite autour de soi, on ne comprend pas et on oublie vite. Les absences ne laissent pas encore de béances parce que nos espaces sont minuscules. Les deuils viendront avec le temps, avec l'âge et avec la conscience de la

précarité. Or, la mort n'a cessé de croiser mon chemin, jusqu'à le défoncer complètement. Cependant, la dame à la faux est si cruelle qu'il vaut mieux ignorer son existence le plus longtemps possible et ainsi préserver un peu mieux son enfance.

Outre les Américains, mon frère me fascinait, mais avec lui, je ne jouais pas vraiment beaucoup. Sans doute étais-je trop petit pour lui. Je m'amusais plutôt avec le fils de la fatma. En repensant à cette fatma, les images du gourbi et du couscous resurgissent. En revanche, je n'ai pas de grands souvenirs des autres Français qui vivaient dans le quartier, à part ceux que je croisais dans le même immeuble. Il y avait là également quelques Portugais et des Juifs arabes, ainsi qu'un vieux retraité de l'armée dont j'ai fait mon « tonton ». Ce tonton est rentré en France en 1947, un an avant nous, et j'ai eu la joie de le retrouver lorsque nous sommes arrivés dans le Périgord.

Quand nous sommes partis de Rabat, je me souviens de la fatma et de son mari qui pleuraient en répétant : « Alors, vous partez tous, vous les Français ! » Ils ne savaient pas que ce serait encore plus vrai dès 1956, lorsque le Maroc deviendrait indépendant. Je ne comprenais pas trop notre départ, mais en fait, il y avait deux raisons pour le justifier. La première est que j'avais été très malade d'un zona et que je devais être soigné en France. La deuxième est que mon père avait eu un avancement professionnel et venait d'être nommé à Montauban.

LA FRANCE

Nous avons pris le bateau à Casablanca pour Marseille : cinq jours et autant de nuits. Les conditions de ce voyage furent épouvantables. Le bateau était un charbonnier et les passagers étaient tout noirs à l'issue de la traversée. Sur le pont, il y avait d'un côté les hommes, de l'autre les femmes.

Débarquement en 1948 : nous sommes arrivés chez des cousins à Marseille. Je ne connaissais pas la France. Je n'y avais fait qu'un séjour, en 1946 ; nous étions alors allés à Paris pour accompagner mon père qui y passait des concours administratifs. C'est à ce moment-là que j'ai vu pour la première fois la tour Eiffel. Je n'avais qu'une frousse : devoir y monter.

Après une courte étape à Marseille, nous nous sommes installés ensuite à Montauban où j'ai été scolarisé. J'avais tout juste six ans et un mal fou à m'intégrer ; en même temps, j'avais peur de la solitude.

Le déracinement est toujours douloureux. Comme le dit fort bien le poète Edmond Haraucourt, dans le *Rondel de l'adieu* : « Partir, c'est mourir un peu, c'est

mourir à ce qu'on aime : on laisse un peu de soi-même en toute heure et dans tout lieu. » Les hommes ne sont pas de ces plantes que l'on peut dépoter et repoter à l'infini sans en souffrir beaucoup.

J'aime observer la campagne autour de notre maison dans la région du Sénonais. J'essaie d'en tirer ce qu'hier on appelait des « leçons de choses ». Ainsi, il m'est arrivé de voir une série d'arbres déracinés après une tempête. Cette année-là, le vent s'est frayé un chemin étroit et a tout balayé sur son passage. Il a abattu tous les arbres de ma propriété et il a épargné ceux de mon voisin le plus proche. Cela m'a valu d'avoir du bois pour ma cheminée pour plusieurs années... Mais quoi de plus triste que le chêne abattu au pied du roseau ? Il était fort, droit, solide, et le voilà couché, vulnérable, dérisoire. Quand on regarde les racines d'un arbre, on peut remarquer qu'elles ressemblent à des branches. Ce qui s'enfonce dans la terre correspond, coïncide, répond à ce qui s'élève dans les airs. Finalement, ce qui se déploie et se ramifie dans l'espace est assez identique à ce qui se développe sous terre. Et l'arbre se nourrit autant de l'humus que du ciel ; son tronc n'est plus qu'un trait d'union entre la profondeur de la vie et son élévation. Du coup, l'arbre devient pour moi comme une parabole qui relie la terre et le ciel, le matériel et le spirituel. Être déraciné de son enfance, c'est mourir un peu, ou grandir autrement, ailleurs.

Un souvenir est encore très frais dans ma mémoire. Ma mère me préparait chaque jour un goûter pour l'école. Dans un sachet en papier, elle mettait deux tartines et un morceau de chocolat. Très scrupuleusement,

Cet ouvrage a été composé
par Nord Compo
à Villeneuve-d'Ascq (Nord).

Achévé d'imprimer
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, en xxx,
pour le compte du Passeur Éditeur.

Dépôt légal : ●●● 2013
N° d'imprimeur :
Imprimé en France